

Oasis

Aux confins du désert algérien, presque toujours inhospitalier, le chant et les prières aident parfois à supporter l'existence comme une saveur de bonheur. Ce matin-là, le forgeron d'une petite oasis ouvre la porte de son atelier en chantonnant allègrement.

Son apprenti est déjà là et prépare le feu en tirant sur la corde du soufflet de forge. Les flammes sont vives, on s'accoutume aux odeurs de fumée. Le marteau en frappant l'enclume commence à rythmer le gai refrain du forgeron en l'accompagnant de myriades d'étincelles. L'apprenti, silencieux et ruisselant de sueur, regarde le forgeron avec beaucoup d'admiration et même de la fierté. Au fur et à mesure que le métal se travaille, le visage ascétique du forgeron s'affermite et son chant s'efface devant le son de l'enclume.

C'est ainsi que se poursuit chaque jour, depuis plusieurs générations, le labeur musical et spectaculaire du forgeron qui permet d'entretenir les outils aratoires des cultivateurs.

D'ailleurs ceux-ci, avertis par l'écho résonnant de l'enclume, se constituent spontanément en groupe devant l'atelier. Le forgeron quitte alors son visage volontaire pour un large sourire. Il reçoit ses hôtes avec quelques mots de bienvenue. Es Salam Aleïcum. Puis accroupi sur une natte en fibres, on boit le thé, on plaisante, on échange à propos de l'état des cultures et le forgeron répond aux sollicitations des cultivateurs. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux sont absents. On s'attriste. On s'absorbe dans d'étranges pensées. On s'inquiète.

Non loin de l'atelier, se trouve une place carrée où aboutissent les venelles ombreuses parcourant les maisons de terre ocre imbriquées les unes dans les autres. Sous les rayons brûlants du soleil, quelques palmiers amorcent une protection en cascade de la végétation. Ainsi sous les palmiers, poussent encore des arbres fruitiers, et puis ceux-là même, produisent à leur tour une ombre plus intense qui favorise les cultures maraîchères et fourragères. La nature aidée par les hommes s'évertue à créer un petit bout d'éden au fin fond du Sahara.

Sur un des côtés de la place, un minaret blanc à l'allure de vigie surmonte les terrasses et scrute les quatre horizons. C'est maintenant l'heure de la prière et l'on peut entendre le muezzin hors de la cité, bien loin dans l'immensité du désert, là où tout n'est que sable et rocaille.

Et lentement, dans cet espace lointain, les décibels amplifiés de la voix du muezzin se propagent et viennent mourir sur un tout autre bruit : celui d'un treuil métallique, monstrueux et fracassant. Là dans un tumulte de poussières et de vacarmes, des hommes au visage souillé de houille émergent d'un puits d'où l'on extrait un précieux minerai. Parmi ces hommes, on peut reconnaître les cultivateurs absents de l'oasis.

Un matin, l'atelier du forgeron est resté fermé. C'en était fini du temps savouré de l'oasis animé comme une part de paradis. Place au temps nouveau, fini le chant séculaire du forgeron, il faut maintenant s'abîmer dans les entrailles obscures de la terre pour en exhumer un sang noir et des souffrances.

Plus tard encore, quelque part dans l'oasis, où seul le vent continue à siffler, on peut à peine entendre l'apprenti. Il pleure. Il ne veut pas rejoindre le forgeron pour travailler à la mine.